



Sabrina
Philippe

Et que
nos âmes
reviennent...



Le nouveau roman
de Sabrina Philippe

Flammarion

Et que nos âmes reviennent

DU MÊME AUTEUR

Tu verras les âmes se retrouvent toujours quelque part,
Eyrolles, Paris, 2017.

*Petit manuel de navigation pour l'Âme... de la part
d'un gardien de phare,* Flammarion, Paris, 2018.

Sabrina Philippe

Et que nos âmes reviennent

Flammarion

Tous droits réservés
© Flammarion, Paris, 2019
ISBN : 978-2-0814-4715-8

À celle qui m'a tout donné
1938-2017

*Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. **Toute ressemblance** avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.*

En revanche, les faits historiques cités ont été l'objet de longues recherches. Si une ou plusieurs erreurs s'étaient malgré tout glissées dans cet ouvrage, merci d'en informer l'éditeur afin qu'elles soient rectifiées.

Note de l'auteur

Il y a des amours qui nous portent vers le sombre, le pire, la colère et les larmes.

Il y a des êtres qui semblent nous avoir attendus juste pour nous détruire, dont le visage angélique des débuts se transforme en celui d'un diable insaisissable.

Il y a des unions malheureuses, ravageuses, qui nous abîment, et dont pourtant parfois nous ne parvenons pas à nous extraire.

Il y a des amours qui en ont l'apparence, mais qui n'en sont pas.

Je pourrais vous dire ici que j'ai rencontré nombre de ces femmes et de ces hommes incapables de partir malgré la souffrance, espérant sans cesse un renouveau salvateur, une issue joyeuse à ce qui n'est que douleur.

Je pourrais vous dire que j'en ai aidé certains à couper ce lien toxique, alors que d'autres n'ont pas pu s'enfuir et boivent encore chaque jour ce breuvage

ET QUE NOS ÂMES REVIENNENT

amer qui les affaiblit, tendu avec un sourire par l'être qui les détruit.

Mais je préfère vous raconter une histoire, je préfère vous emmener sur les chemins de ma vie, pour que celles et ceux qui se reconnaissent dans ces quelques lignes puissent comprendre, et partir.

Et puis, que cela soit dit dès ces premières lignes, nous sommes à l'aube d'une ère nouvelle...

J'entends ma voix te murmurer
Les âmes se retrouvent toujours quelque part...
De mon premier souffle à ton dernier,
Et bien avant, et bien après,
Nous nous sommes maintes fois aimées.
Il n'y a jamais eu de départ.
J'étais ta lumière, tu étais mon phare,
Et tour à tour éclairées,
Nos âmes ont si souvent dansé
Dans la lueur de nos regards.
Je t'aime pour l'éternité,
Car tu m'as appris à aimer,
Avec ta dignité, dans l'espoir,
Ce que tu m'as donné, je transmets.
De ton premier souffle à mon dernier,
Il n'y a jamais eu d'au revoir.
Tu m'attendras dans la paix,
Car j'entends ta voix me murmurer
Les âmes se retrouvent toujours quelque part.

Départ

1

Les enfants savent ce que les adultes oublient,
Ils traversent tant de vies avant d'arriver jusqu'ici.

J'ai toujours su que ça se passerait exactement comme ça, moi en haut de ces marches, vêtue de noir, lacérée par une douleur insupportable, les pieds au bord d'un abîme, prête à tomber.

J'ai toujours su, lorsque j'entendais les cloches lourdes sonner, à côté du petit cabinet où je donnais mes consultations, qu'elles carillonneraient pour elle un jour prochain. Alors les paroles des patients s'évanouissaient quelques secondes, et je me voyais en haut de ces marches d'église, drapée dans ma peine, et puis je revenais à eux, à leurs maux pour oublier le mien.

Je ne savais pas comment je pourrais lui survivre.

C'était une vision irréelle, inimaginable, et pourtant inéluctable, parce qu'elle vieillissait, qu'elle faiblissait, même si elle voulait me le cacher autant qu'elle le pouvait. Nous nous aimions tant que nous refusions, elle par dissimulation, moi par déni, de nous rendre à cette évidence, il faudrait bien nous séparer un jour, et ce jour approchait.

Ma mère, ma sœur, ma confidente s'en était allée me laissant seule sur ce parvis où tous étaient venus lui rendre un dernier hommage, amis, voisins, et quelques cousins éloignés dont les visages me disaient vaguement quelque chose.

C'était une femme solitaire qui n'avait vécu que pour moi, mon bien-être, ma réussite, mettant sa vie au service de la mienne, sans que je comprenne vraiment pourquoi. Son admiration sans jugement me portait, ses yeux allumaient ma flamme, et je me réjouissais souvent de la rendre si fière. Je lui apportais chaque victoire comme un trophée justifiant son sacrifice, un sacrifice que je n'avais pas choisi mais qui m'avait néanmoins portée.

Trois ans auparavant, j'avais décidé d'installer mon cabinet de psychologue sur le même palier que celui de son appartement, là où j'avais grandi, pour me gorger de sa présence autant que je le pouvais. Même si ce retour à l'enfance avait été difficile, je m'étais astreinte à ne pas en faire cas. Quelle que fût l'heure où je commençais mes consultations, j'arrivais toujours tôt le matin, pour être près d'elle le plus longtemps possible. Et lorsque son immeuble était enfin à portée de vue, je retenais mon souffle en regardant sa fenêtre. Ses volets étaient-ils ouverts ? Y avait-il de la lumière ? Était-elle encore là ? Et puis, soulagée, je pressais le pas pour la retrouver.

Un décompte invisible s'égrenait dans mon esprit, celui des jours, des heures qu'il nous restait pour être encore ensemble.

Encore ensemble... à chaque café ou repas partagé, je souriais intérieurement de nous voir encore ensemble enivrées de discussions, de rires, et de regards, dans une connivence que je n'avais qu'auprès d'elle. Alors je reprenais un café, je tournais ma cuiller, je faisais durer ces moments aussi longtemps que je le pouvais. J'oubliais le décor vieillot des meubles en merisier contre lesquels je m'étais appuyée pour faire mes premiers pas. Rien n'avait changé, à part nos visages, qui s'étaient désormais apaisés.

Peu à peu, l'intensité de ces moments s'était densifiée. Le temps pressait, se faisait plus lourd, et quand l'annonce de son opération, pourtant courante selon les médecins, tomba, nous avions compris. Sans nous l'avouer, tout en l'évoquant à demi-mot, nous savions intimement que le moment était venu.

Durant les deux semaines qu'elle passa en réanimation, nous avons pu encore nous dire, lors de rares moments de conscience, à quel point nous nous aimions. Cette femme digne, si humble, si lumineuse avait forcé le respect de tous ceux qui l'avaient approchée, y compris moi. Et encore entre ces draps aseptisés, son odeur poudrée me rappelait à quel point sa bonté avait forcé ma grâce.

Et puis, il y avait eu ce dernier souffle, bref, fort, emplissant toute la pièce de son absence froide.

Elle n'était plus.

Et il avait fallu se redresser, tenir, tout organiser pour que ses obsèques soient à son image et selon ses souhaits. Et j'étais désormais là, debout mais pantelante, en haut de ces marches d'église, habillée de

noir, avant cette cérémonie si prévisible aux yeux de tous, mais si inconcevable pour moi.

On me serrait la main, on m'embrassait, et pendant qu'ils défilait tous, je revoyais les images de mes jeunes années nichées derrière un voile épais, tant j'avais voulu dissoudre ces souvenirs douloureux.

J'en avais fait abstraction pour elle, pour nous, pour moi, pour avoir une vie comme les autres, malgré tout. Mais elle n'avait jamais été dupe. J'avais été une enfant étrange et tourmentée, et il n'y a bien qu'avec elle que je me permettais encore d'être une adulte atypique. Il avait fallu apprendre à faire semblant, à se fondre parmi les autres, à gommer toute aspérité pouvant amener une suspicion.

C'est quand ils me suivirent tous dans l'église, alors que je marchais sur l'allée centrale vers son cercueil, que la résonance de leurs pas m'en rappela d'autres.

Je me souvins des pas, les pas lourds qui peuplaient les rêves de mes jeunes années. Les pas, et des voix qui parlaient fort, qui criaient presque. Il faisait nuit, et dans ces rêves où je me cachais sans cesse, je tremblais. Il ne fallait pas être vue jusque dans ce lit d'enfant, aucun réveil ne m'apaisait, ils allaient revenir.

Parfois je voyais aussi des carreaux de faïence dans ces rêves-là. Des carreaux qui ne ressemblaient pas à ceux de notre salle de bains d'alors. Je les devinais vieux, d'une autre époque peut être, un carrelage mat aux teintes brune et grise devant lequel j'étais plus en danger encore.

L'aube ne me libérait jamais. Je me levais, je m'habillais, je partais pour l'école en sachant qu'un jour, ils me trouveraient.

Et puis, au détour d'une rue, d'un meuble, surgissaient ces visions quasi somnambuliques d'enfants morts, baignant dans leur sang, de cris, de coups, de massacres terrifiants auxquels j'assistais, impuissante. Et je passais alors de longues heures, recroquevillée, à attendre que ces images se dissipent, enfin.

J'étais une enfant sage, une enfant triste aux yeux clairs qui préférait la compagnie de son piano aux camaraderies de mise. Il n'y avait pas d'insouciance, le monde qui m'entourait semblait porter une gravité que je ne m'expliquais pas moi-même. Nous vivions toutes les deux, dans un isolement salutaire, et seule sa présence m'apportait un peu de joie, me rassurait, m'enveloppait.

Je voyais bien pourtant qu'elle ne comprenait pas vraiment sa fille, une fille qui l'avait suppliée à quatre ans de lui donner un piano, qui ne s'endormait qu'à l'écoute de Tchaïkovski, qui se mit à écrire des poèmes dès qu'elle sut former des phrases. Mais elle acceptait tout, m'aimant inconditionnellement, et me guidant sur des sentiers qui parfois lui étaient inconnus. Elle m'acheta un piano, m'apprit la grammaire, m'emmena à des concerts.

J'étais son univers, sa raison de vivre, elle n'en avait pas d'autre. Pour autant, je compris vite qu'elle ne pouvait pas partager le mien, qu'elle ne comprenait pas mes

peurs ni la tristesse qui m'habitaient, même si elles ne lui échappaient pas.

Il m'était arrivé de lui dire que j'envisageais plus tard de vivre cloîtrée dans un monastère, et même pire, que je souhaitais mourir. Et je réalisais, dans cette église, devant sa propre mort, à quel point ces paroles enfantines si violentes avaient dû la faire souffrir.

Et puis, à quinze ans, j'avais choisi la vie. Après avoir gagné ce fameux concours de rédaction, sans savoir trop comment, je m'étais dit que s'en était fini. J'avais le sentiment d'avoir payé une sorte de dette, sans me l'expliquer davantage, et maintenant, il me fallait vivre comme les autres.

J'avais refermé une lourde porte sur ces souvenirs étranges à coups de mascara et de jupes courtes, dans ce mimétisme propre à l'adolescence.

Jusqu'à ce jour.

Plus la cérémonie se poursuivait, plus le prêtre parlait, plus je redevais cette petite fille perdue qui cherchait toujours sa main, tout en sachant cette fois que je ne la trouverais pas. Elle était là, sous le bois du cercueil, immobile et glacée. J'étais seule, seule au milieu de tous, comme je l'avais toujours été lorsqu'elle n'était pas à mes côtés.

Mes doigts se crispèrent sur mon sac, je l'agrippai pour ne pas pleurer, enfonçant mes ongles dans le cuir. Je me l'étais promis. La dignité faisait partie des enseignements qu'elle m'avait transmis, il fallait lui faire honneur.

Il dut le remarquer, et posa sa main sur la mienne dans un geste rassurant.

Je tournai mon visage vers le sien, il murmura : « Je suis là. »

Oui, il était là, comme toujours depuis ces dernières années, où il m'accompagnait avec de longues interruptions, tant parfois je n'en pouvais plus. J'étais partie de nombreuses fois, et il m'avait toujours récupérée en me criant son amour dans une véracité que je ne pouvais pas mettre en doute. Alors je pliais, je revenais, et je ne m'expliquais pas ces retours, même si, avec le temps, j'avais appris à le tenir à distance

Oui, il était là dans son manteau noir, élégant comme toujours, imposant, droit, il était là mais j'étais désormais seule, non pas avec lui, mais face à lui.

Quand le prêtre m'invita à le rejoindre pour prendre la parole au pupitre, je n'étais plus qu'une enfant à qui l'on ordonnait de se rendre au tableau. L'église m'apparut gigantesque, comme ceux qui la peuplaient. Mon petit papier froissé à la main, je m'exécutai. Son ample stature me suivit comme une ombre.

Moi qui avais pris la parole si souvent en public, sur des plateaux de télévision, à la radio, j'eus du mal à débiter mon discours, tant les mots restaient bloqués dans ma gorge sèche. Je m'étais imaginé dire mon texte avec l'aisance qu'on me connaissait dans ce genre d'exercice, afin de rendre cette cérémonie plus belle encore. Mais je me retrouvais sans voix, incapable de lire correctement ce que j'avais écrit.

Lorsque je devais parler en classe, je savais qu'ils me le feraient payer cher ceux à qui je m'adressais. Ils se moquaient de moi, me mimaient, m'envoyaient des projectiles. Souvent, je me retrouvais comme aujourd'hui, muette. Alors on m'invitait à me rasseoir. Un jour, ils m'avaient tendu un piège en me donnant rendez-vous dans un lieu peu fréquenté de l'école. Et ils m'avaient frappée, sans raison, dans une rage collective. Toute une classe, me rouant de coups de poing et de pieds jusqu'à ce que je perde connaissance.

Ils en avaient eu honte après, baissant les yeux lorsque je les croisais, ne sachant pas eux-mêmes pourquoi cette folie les avait envahis. Moi, je le savais. J'étais trop différente, étrange même à leurs yeux. Et mon étrangeté leur faisait peur, en écho à la peur qui m'habitait sans cesse.

Il pressa mon bras pour que je me reprenne, et je parvins à lire l'ensemble des lignes que j'avais écrites la veille, sans plus rien comprendre à ce que ma bouche prononçait. J'allais me rasseoir, hébétée.

La cérémonie prit fin. Il fallut encore serrer des mains et embrasser ces visages d'un autre temps, dont les souvenirs étaient maintenant un peu plus clairs. Puis ils se dispersèrent tous. Le cercueil rejoignit son corbillard, et moi le véhicule noir qu'il avait ramené au bas des marches.

Un long voyage nous attendait pour l'enterrer dans le village de son enfance.

En m'asseyant dans la voiture, alors que je posais mon bras sur l'accoudoir, il voulut être rassurant en me disant que c'était une belle cérémonie, que les fleurs étaient magnifiques et qu'il y en avait eu de nombreuses, que j'avais été à la hauteur, que...

Je ne l'écoutais plus, incapable d'assimiler l'événement que je venais de vivre, de comprendre que je n'étais plus la fille de personne, que son abyssale absence était déjà si présente et qu'elle n'aurait pas de fin.

— Tu as oublié de le mettre ?

Cette phrase prononcée plus fortement que les autres me tira de ma torpeur.

— Tu as oublié de le mettre ?, répéta-t-il.

Je le regardai avec étonnement.

— Mon bracelet, tu as oublié de le mettre ce matin.

Le bracelet, le bracelet en argent aux maillons lourds fermés par un cadenas qu'il m'avait offert quelques semaines auparavant.

Je hochai la tête.

Puis je repensai à ce bracelet, tombé à mes pieds sur le parvis de l'hôpital, quelques instants après son décès. Comment avait-il pu se défaire et se retrouver sur le sol, devant moi ?

Je l'avais ramassé, les yeux baignés de larmes, mais au moment de le remettre à mon poignet, je m'étais ravisée, le glissant dans mon sac.

Quelque part, là où elle était désormais, peut-être avait-elle voulu m'envoyer un signe. Symbole d'un

ET QUE NOS ÂMES REVIENNENT

lien qui devait enfin se défaire, d'un emprisonnement qui n'avait que trop duré, elle m'avait signifié que je devais être libre, puisqu'elle-même m'avait délivrée de son inévitable dépendance à venir.

Il fallait que cela cesse.

Le 14 juillet 1965

2

Quand les flots de notre mémoire
Viennent s'échouer sur nos rêves,
Ils brisent souvent l'espoir
D'une issue brève.

Ce 14 juillet-là, il quitta la marina de Palm Harbor en Floride à bord de son petit voilier, sans savoir qu'il ne reviendrait pas. Comme toujours lorsqu'il décidait de passer la journée en mer, sa femme lui avait préparé son déjeuner, ses deux filles l'avaient embrassé sur le pas de la porte. Il avait souri, et siffloté, mimant une bonne humeur un peu simplette qui les ravissait, lui assurant ainsi qu'il jouait son rôle à la perfection. Mais une fois parti, son visage s'était affaissé.

Cela faisait un peu plus d'un an qu'il avait acquis ce bateau, symbole d'une réussite modérée néanmoins visible, attribut indispensable de tout entrepreneur de la région commençant à prospérer.

Aux vedettes plus classiques, il avait préféré ce « petit bijou à voile » comme il aimait l'appeler, s'autorisant pour une fois une extravagance, lui qui avait tant œuvré pour se fondre dans l'ordinaire.

Ce qu'il n'avait pas anticipé, alors qu'il maîtrisait chaque aspect de sa vie et de celle de sa famille de